

CHAPITRE V.

De la liaison des idées, et de ses effets.

LA liaison de plusieurs idées ne peut avoir d'autre cause que l'attention que nous leur avons donnée, quand elles se sont présentées ensemble. Or les choses attirent notre attention par le côté par où elles ont plus de rapport avec notre tempérament, nos passions, notre état ; pour tout dire, en un mot, avec nos besoins. Ce sont ces rapports qui font qu'elles nous affectent avec plus de force, et que nous en avons une conscience plus vive. D'où il arrive que, quand ils viennent à changer, nous voyons les objets tout différemment, et nous en portons des jugemens tout-à-fait contraires. On est communément si fort la dupe de ces sortes de jugemens, que celui qui dans un temps voit et juge d'une manière, et dans un autre temps voit et juge tout autrement, croit toujours bien voir et bien juger : penchant

qui nous devient si naturel, que, nous faisant toujours considérer les objets par les rapports qu'ils ont à nous, nous ne manquons pas de critiquer la conduite des autres, autant que nous approuvons la nôtre. Joignez à cela que l'amour-propre nous persuade aisément que les choses ne sont louables qu'autant qu'elles ont attiré notre attention avec quelque satisfaction de notre part ; et vous comprendrez pourquoi ceux mêmes qui ont assez de discernement pour les apprécier, dispensent d'ordinaire si mal leur estime, que tantôt ils la refusent injustement, et tantôt ils la prodiguent.

Quoi qu'il en soit, puisque les choses n'attirent notre attention que par le rapport qu'elles ont à notre tempérament, à nos passions, à notre état, à nos besoins ; c'est une conséquence que la même attention embrasse tout à la fois les idées des besoins, et celles des choses qui s'y rapportent, et qu'elle les lie.

Tous nos besoins tiennent les uns aux autres, et on en pourrait considérer les perceptions comme une suite d'idées fon-

dammentales, auxquelles on rapporterait toutes celles qui font partie de nos connaissances. Au-dessus de chacune s'élevaient d'autres suites d'idées qui formeraient des espèces de chaînes, dont la force serait entièrement dans l'analogie des signes, dans l'ordre des perceptions, et dans la liaison que les circonstances, qui réunissent quelquefois les idées les plus disparates, auraient formée. A un besoin est liée l'idée de la même chose propre à le soulager; à cette idée est liée celle du lieu où cette chose se rencontre; à celle-ci, celle des personnes qu'on y a vues; à cette dernière, les idées des plaisirs ou des chagrins qu'on a reçus, et plusieurs autres. On peut même remarquer qu'à mesure que la chaîne s'étend, elle se sous-divise en différens chaînons; en sorte que plus on s'éloigne du premier anneau, plus les chaînons s'y multiplient. Une première idée fondamentale est liée à deux ou trois autres; chacune de celles-ci à un égal nombre, ou même à un plus grand, et ainsi de suite.

Les différens chaînes ou chaînons que

je suppose au-dessus de chaque idée fondamentale, seraient liés par la suite des idées fondamentales, et par quelques anneaux qui seraient vraisemblablement communs à plusieurs; car les mêmes objets, et par conséquent les mêmes idées, se rapportent souvent à différens besoins. Ainsi, de toutes nos connaissances, il ne se formerait qu'une seule et même chaîne, dont les chaînons se réuniraient à certains anneaux, pour se séparer à d'autres.

Ces suppositions admises, il suffirait, pour se rappeler les idées qu'on s'est rendu familières, de pouvoir donner son attention à quelques unes de nos idées fondamentales auxquelles elles sont liées. Or cela se peut toujours, puisque, tant que nous veillons, il n'y a point d'instans où notre tempérament, nos passions et notre état n'occasionent en nous quelques unes de ces perceptions que j'appelle fondamentales. Nous y réussissons donc avec plus ou moins de facilité, à proportion que les idées que nous voudrions nous retracer, tiendraient à un plus grand nombre de besoins, et y tiendraient plus immédiatement.

Les suppositions que je viens de faire ne sont pas gratuites. J'en appelle à l'expérience, et je suis persuadé que chacun remarquera qu'il ne cherche à se ressouvenir d'une chose que par le rapport qu'elle a aux circonstances où il se trouve ; et qu'il y réussit d'autant plus facilement que les circonstances sont en grand nombre, ou qu'elles ont avec la chose une liaison plus immédiate. L'attention que nous donnons à une perception qui nous affecte actuellement, nous en rappelle le signe ; celui-ci en rappelle d'autres avec lesquels il a quelque rapport ; ces derniers réveillent les idées auxquelles ils sont liés ; ces idées retracent d'autres signes ou d'autres idées, et ainsi successivement. Deux amis, par exemple, qui ne se sont pas vus depuis long-temps, se rencontrent : l'attention qu'ils donnent à la surprise et à la joie qu'ils ressentent, leur fait naître aussitôt le langage qu'ils doivent se tenir. Ils se plaignent de la longue absence où ils ont été l'un de l'autre ; ils s'entretiennent des plaisirs dont auparavant ils jouissaient ensemble, et de tout ce qui leur est arrivé

depuis leur séparation. On voit facilement comment toutes ces choses sont liées entre elles et à beaucoup d'autres.

D'autres exemples se présenteront à vous, quand vous aurez occasion de remarquer ce qui arrive dans les cercles. Avec quelque rapidité que la conversation change de sujet, celui qui conserve son sang-froid, et qui connaît un peu le caractère de ceux qui parlent, voit presque toujours par quelle liaison d'idées on passe d'une matière à une autre. Je me crois donc en droit de conclure que le pouvoir de réveiller nos perceptions, leurs noms ou leurs circonstances, vient uniquement de la liaison que l'attention a mise entre ces choses et les besoins auxquels elles se rapportent. Détruisez cette liaison, vous détruisez l'imagination et la mémoire.

Le pouvoir de lier nos idées a ses inconvéniens comme ses avantages. Pour les faire apercevoir sensiblement, je suppose deux hommes ; l'un, chez qui les idées n'ont jamais pu se lier ; l'autre, chez qui elles se lient avec tant de facilité et tant de force, qu'il n'est plus le maître de les

séparer. Le premier serait sans imagination et sans mémoire, et n'aurait, par conséquent, l'exercice d'aucune des opérations qui supposent l'une ou l'autre de ces facultés. Il serait absolument incapable de réflexion ; ce serait un imbécile. Le second aurait trop de mémoire et trop d'imagination, et cet excès produirait presque le même effet qu'une entière privation de l'une et de l'autre. Il aurait à peine l'exercice de sa réflexion ; ce serait un fou. Les idées les plus disparates étant fortement liées dans son esprit, par la seule raison qu'elles se sont présentées ensemble, il les jugerait naturellement liées entre elles, et les mettrait les unes à la suite des autres, comme de justes conséquences.

Entre ces deux excès, on pourrait supposer un milieu, où le trop d'imagination et de mémoire ne nuirait pas à la solidité de l'esprit, et où le trop peu ne nuirait pas à ses agrémens. Peut-être ce milieu est-il si difficile que les plus grands génies ne s'y sont encore trouvés qu'à peu près. Selon que différens esprits s'en écartent, et tendent vers les extrémités opposées,

ils ont des qualités plus ou moins incompatibles, puisqu'elles doivent plus ou moins participer aux extrémités qui s'excluent tout-à-fait. Ainsi ceux qui se rapprochent de l'extrémité où l'imagination et la mémoire dominant, perdent à proportion des qualités qui rendent un esprit juste, conséquent et méthodique ; et ceux qui se rapprochent de l'autre extrémité, perdent dans la même proportion des qualités qui concourent à l'agrément. Les premiers écrivent avec plus de grâce, les autres avec plus de suite et plus de profondeur. Mais il est à propos de développer plus en détail les vices et les avantages des liaisons d'idées.

Ces liaisons se font, dans l'imagination, de deux manières, quelquefois volontairement, et d'autres fois elles ne sont que l'effet d'une impression étrangère. Celles-là sont ordinairement moins fortes, de sorte que nous pouvons les rompre plus facilement ; on convient qu'elles sont notre ouvrage. Celles-ci sont souvent si bien cimentées, qu'il nous est impossible de les détruire ; on les croit volontiers naturelles.

Toutes ont leurs avantages et leurs inconvéniens ; mais les dernières sont d'autant plus utiles ou dangereuses, qu'elles agissent sur l'esprit avec plus de vivacité.

Il fallait, par exemple, que la vue d'un précipice où nous sommes en danger de tomber, réveillât en nous l'idée de la mort. L'attention ne peut donc manquer, à la première occasion, de former cette liaison; elle doit même la rendre d'autant plus forte, qu'elle y est déterminée par le motif le plus pressant : la conservation de notre être.

Mallebranche a cru cette liaison naturelle, ou en nous dès la naissance. « L'idée, » dit-il, d'une grande hauteur que l'on voit » au-dessous de soi, et de laquelle on est » en danger de tomber, ou l'idée de quel- » que grand corps qui est prêt à tomber » sur nous et à nous écraser, est naturel- » lement liée avec celle qui nous repré- » sente la mort, et avec une émotion des » esprits qui nous dispose à la fuite et au » désir de fuir. Cette liaison ne change » jamais, parce qu'il est nécessaire qu'elle » soit toujours la même, et elle consiste » dans une disposition des fibres du cer-

» veau, que nous avons dès notre en- » fance (1). »

Il est évident que, si l'expérience ne nous avait pas appris que nous sommes mortels, bien loin d'avoir une idée de la mort, nous serions fort surpris à la vue de celui qui mourrait le premier. Cette idée est donc acquise, et Mallebranche se trompe pour avoir cru que ce qui est commun à tous les hommes est naturel ou né avec nous. Cette erreur est générale; on ne veut pas s'apercevoir que les mêmes sens, les mêmes opérations et les mêmes circonstances doivent produire partout les mêmes effets. On veut absolument avoir recours à quelque chose d'inné ou de naturel, qui précède l'action des sens, l'exercice des opérations de l'âme, et les circonstances communes.

Mallebranche veut qu'il soit naturel de fuir à la vue d'un danger qui menace notre vie. Cela serait vrai, s'il entendait par *naturel* ce qui est devenu, par l'habitude, une seconde nature. Mais il entend par *na-*

(1) Recherche de la Vérité, liv. II, ch. 3.

turel, ce que la nature nous donne seule, ou ce qui est antérieur à toute habitude. Or je demande s'il peut être naturel de fuir, lorsqu'on n'a pas encore appris à marcher.

Si les liaisons d'idées qui se forment en nous, par des impressions étrangères, sont utiles, elles sont souvent dangereuses. Que l'éducation nous accoutume à lier l'idée de honte ou d'infamie à celle de survivre à un affront, l'idée de grandeur d'âme ou de courage à celle de s'ôter soi-même la vie, ou de l'exposer en cherchant à en priver celui de qui on a été offensé, on aura deux préjugés : l'un qui a été le point d'honneur des Romains ; l'autre qui est celui d'une partie de l'Europe. Ces liaisons s'entretiennent et se fomentent plus ou moins avec l'âge. La force que le tempérament acquiert, les passions auxquelles on devient sujet, et l'état qu'on embrasse en resserrent ou en coupent les nœuds.

Ces sortes de préjugés étant les premières impressions que nous avons éprouvées, ils ne manquent pas de nous paraître des principes incontestables. Dans

l'exemple que je viens d'apporter, l'erreur est sensible, et la cause en est connue ; mais il n'y a peut-être personne à qui il ne soit arrivé de faire quelquefois des raisonnemens bizarres, dont on reconnaît enfin tout le ridicule, sans pouvoir comprendre comment on a pu en être la dupe un seul instant. Ils ne sont souvent que l'effet de quelque liaison singulière d'idées : cause humiliante pour notre vanité, et que pour cela nous avons tant de peine à apercevoir. Si elle agit d'une manière si secrète, qu'on juge des raisonnemens qu'elle fait faire au commun des hommes.

En général, les impressions que nous éprouvons dans différentes circonstances, nous font associer des idées que nous ne sommes plus maîtres de séparer. On ne peut, par exemple, fréquenter les hommes qu'on ne lie insensiblement les idées de certains tours d'esprit et de certains caractères avec les figures qui se remarquent davantage. Voilà pourquoy les personnes qui ont de la physionomie, nous plaisent ou nous déplaisent plus que les autres ; car la physionomie n'est qu'un assemblage de traits

auxquels nous avons associé des idées qui ne se réveillent point sans être accompagnées d'agrément ou de dégoût. Il ne faut donc pas s'étonner si nous sommes portés à juger les autres d'après leur physionomie, et si quelquefois nous sentons pour eux, au premier abord, de l'éloignement ou de l'inclination.

Par un effet de ces associations, nous nous prévenons, souvent jusqu'à l'excès, en faveur de certaines personnes, et nous sommes tout-à-fait injustes par rapport à d'autres. C'est que tout ce qui nous frappe dans nos amis comme dans nos ennemis, se lie naturellement avec les sentimens agréables ou désagréables qu'ils nous font éprouver; et que, par conséquent, les défauts des uns empruntent toujours quelque agrément de ce que nous remarquons en eux de plus aimable, ainsi que les meilleures qualités des autres, nous paraissent participer à leurs vices. Par là ces liaisons influent infiniment sur toute notre conduite; elles entretiennent notre amour ou notre haine, fomentent notre estime ou notre mépris, excitent notre reconnais-

sance ou notre ressentiment, et produisent ces sympathies, ces antipathies et tous ces penchans bizarres, dont on a quelquefois tant de peine à rendre raison. Descartes conserva toujours du goût pour les yeux louches, parce que la première personne qu'il avait aimée avait ce défaut.

Locke a fait voir le plus grand danger des associations d'idées, lorsqu'il a remarqué qu'elles sont l'origine de la folie. « Un » homme, dit-il (1), fort sage et de très- » bon sens en toute autre chose, peut » être aussi fou sur un certain article, » qu'aucun de ceux qu'on renferme aux » petites maisons, si, par quelque vio- » lente impression qui se soit faite subite- » ment dans son esprit, ou par une longue » application à une espèce particulière de » pensées, il arrive que des idées incom- » patibles soient jointes si fortement en- » semble dans son esprit, qu'elles y de- » meurent unies. »

Pour comprendre combien cette ré-

(1) Liv. II, ch. 11, s. 13 Il répète à peu près la même chose ch. 13, s. 4 du même livre.

flexion est juste, il suffit de remarquer que, par le physique, l'imagination et la folie ne peuvent différer que du plus au moins. Tout dépend de la vivacité des mouvemens qui se font dans le cerveau. Dans les songes, par exemple, les perceptions se retracent si vivement, qu'au réveil on a quelquefois de la peine à reconnaître son erreur. Voilà certainement un moment de folie, et il est évident qu'on resterait fou, si les mouvemens du cerveau, qui ont produit cette illusion, continuaient à être les mêmes. Cet effet peut être produit d'une manière plus lente.

Il n'y a, je pense, personne qui, dans des momens de désœuvrement, n' imagine quelque roman dont il se fait le héros. Ces fictions, qu'on appelle *châteaux en Espagne*, n'occasionent, pour l'ordinaire, dans le cerveau que de légères impressions, parce qu'on s'y livre peu, et qu'elles sont bientôt dissipées par des objets plus réels, dont on est obligé de s'occuper. Mais qu'il survienne quelque sujet de tristesse qui nous fasse éviter nos meilleurs amis, et prendre en dégoût tout ce qui nous a plu ;

alors, livrés à tout notre chagrin, notre roman favori sera la seule idée qui pourra nous en distraire. Nous nous endormirons en bâtissant ce château, nous l'habiterons en songe ; et enfin, quand la disposition du cerveau sera insensiblement parvenue à être la même que si nous étions en effet ce que nous avons feint, nous prendrons, à notre réveil, toutes nos chimères pour des réalités. Il se peut que la folie de cet Athénien, qui croyait que tous les vaisseaux qui entraient dans le Pirée étaient à lui, n'ait pas eu d'autre cause.

Cette explication peut faire connaître combien la lecture des romans est dangereuse pour les jeunes personnes du sexe, dont le cerveau est fort tendre. Leur esprit, que l'éducation occupe ordinairement trop peu, saisit avec avidité des fictions qui flattent des passions naturelles à leur âge ; elles y trouvent des matériaux pour les plus beaux châteaux en Espagne : elles les mettent en œuvre avec d'autant plus de plaisir que l'envie de plaire, et les galanteries qu'on leur fait sans cesse, les entretiennent dans ce goût. Alors il ne faut

peut-être qu'un léger chagrin pour tourner la tête à une jeune fille, lui persuader qu'elle est Angélique, ou telle autre héroïne qui lui a plu, et lui faire prendre pour des Médors tous les hommes qui l'approchent.

Il y a des ouvrages faits dans des vues bien différentes, qui peuvent avoir de pareils inconvéniens. Je veux parler de certains livres de dévotion, écrits par des imaginations fortes et contagieuses; ils sont capables de tourner quelquefois le cerveau d'une femme, jusqu'à lui faire croire qu'elle a des visions, qu'elle s'entretient avec des anges, ou que même elle est déjà dans le ciel avec eux. Il serait bien à souhaiter que les jeunes personnes des deux sexes fussent toujours éclairées dans ces sortes de lectures par des directeurs qui connaîtraient la trempe de leur imagination.

Des folies comme celles que je viens d'exposer sont reconnues de tout le monde. Il y a d'autres égaremens, auxquels on ne pense pas à donner le même nom; cependant tous ceux qui ont leur cause dans

l'imagination, devraient être mis dans la même classe. En ne déterminant la folie que par la conséquence des erreurs, on ne saurait fixer le point où elle commence. Il la faut donc faire consister dans une imagination qui, sans qu'on soit capable de le remarquer, associe des idées d'une manière tout-à-fait désordonnée, et influe quelquefois dans nos jugemens, ou dans notre conduite. Cela étant, il est vraisemblable que personne n'en sera exempt: le plus sage ne différera du plus fou, que parce qu'heureusement les travers de son imagination n'auront pour objet que des choses qui entrent peu dans le train ordinaire de la vie, et qui le mettent moins visiblement en contradiction avec le reste des hommes. En effet, où est celui que quelque passion favorite n'engage pas constamment, dans de certaines rencontres, à ne se conduire que d'après l'impression forte que les choses font sur son imagination, et ne fasse pas retomber dans les mêmes fautes? Observez surtout un homme dans ses projets de conduite; car c'est là l'écueil de la raison pour le grand nombre.

Quelle prévention, quel aveuglement, même dans celui qui a le plus d'esprit ! Que le peu de succès lui fasse reconnaître combien il a eu tort, il ne se corrigera pas : la même imagination qui l'a séduit, le séduira encore : vous le verrez sur le point de commettre une faute semblable à la première ; vous la lui verrez commettre, et vous ne le ferez pas convenir de son tort.

Les impressions qui se font dans les cerveaux froids, s'y conservent long-temps. Ainsi les personnes dont l'extérieur est composé et réfléchi, n'ont d'autre avantage, si c'en est un, que de garder constamment les mêmes travers. Par là leur folie, qu'on ne soupçonnait pas au premier abord, n'en devient que plus aisée à reconnaître pour ceux qui les observent quelque temps. Au contraire, dans les cerveaux où il y a beaucoup de feu et beaucoup d'activité, les impressions s'effacent, se renouvellent, les folies se succèdent. A l'abord on voit bien que l'esprit d'un homme a quelques travers ; mais il en change avec tant de rapidité, qu'on peut à peine remarquer de quelle espèce ils sont.

Le pouvoir de l'imagination est sans bornes : elle diminue ou même dissipe nos peines, et peut seule donner aux plaisirs l'assaisonnement qui en fait tout le prix. Mais quelquefois c'est l'ennemi le plus cruel que nous ayons ; elle augmente nos maux, nous en donne que nous n'avions pas, et finit par nous porter le poignard dans le sein.

Pour rendre raison de ces effets, il suffit de considérer que les sens agissant sur l'organe de l'imagination, cet organe réagit sur les sens ; et que sa réaction est plus vive, parce qu'il ne réagit pas avec la seule force que suppose la perception qu'il reçoit, mais avec les forces réunies de toutes celles qui sont étroitement liées à cette perception, et qui, pour cette raison, n'ont pu manquer de se réveiller. Cela étant, il n'est pas difficile de comprendre les effets de l'imagination : venons à des exemples.

La perception d'une douleur réveille, dans mon imagination, toutes les idées avec lesquelles elle a une liaison étroite. Je vois le danger, la frayeur me saisit, j'en suis abattu, mon corps résiste à peine,

ma douleur devient plus vive , mon accablement augmente ; et il se peut que , pour avoir eu l'imagination frappée , une maladie légère dans ses commencemens me conduise au tombeau.

Un plaisir que j'ai recherché , retrace également toutes les idées agréables auxquelles il peut être lié. L'imagination renvoie aux sens plusieurs perceptions pour une qu'elle reçoit , et elle écarte ce qui pourrait m'enlever aux sentimens que j'éprouve. Dans cet état , tout entier aux perceptions qui me viennent par les sens , et à celle que l'imagination reproduit , je goûte les plaisirs les plus vifs. Qu'on arrête l'action de mon imagination , je sors aussitôt comme d'un enchantement : j'ai sous les yeux les objets auxquels j'attribuais mon bonheur , je les cherche , et je ne les vois plus.

Par cette explication on conçoit que les plaisirs de l'imagination sont tout aussi réels et tout aussi physiques que les autres , quoiqu'on dise communément le contraire. Je n'apporte plus qu'un exemple.

Un homme tourmenté par la goutte , et

qui ne peut se soutenir , revoit , au moment qu'il s'y attendait le moins , un fils qu'il croyait perdu : plus de douleur. Un instant après le feu se met à sa maison , plus de faiblesse ; il est déjà hors de danger quand on songe à le secourir. Son imagination , subitement et vivement frappée , réagit sur toutes les parties de son corps , et y produit la révolution qui le sauve.

CHAPITRE VI.

De la nécessité des signes (1).

L'ARITHMÉTIQUE fournit un exemple bien sensible de la nécessité des signes. Si après avoir donné un nom à l'unité , nous

(1) Depuis l'impression de mon *Essai sur l'origine des connaissances humaines* , d'où la plus grande partie de cet ouvrage est tirée , j'ai achevé de démontrer la nécessité des signes , dans ma *Grammaire* et dans ma *Logique*.